



# Hero

*Héros malgré lui*  
de Stephen Frears

## fiche technique

U. S. A. - 1992 - 2h

Réalisateur :  
**Stephen Frears**

Scénario :  
**David Webb Peoples**

Musique :  
**George Fenton**

Interprètes :  
**Dustin Hoffman**  
(Bernie Laplante)  
**Geena Davis**  
(Gale Galey)  
**Andy Garcia**  
(John Bubber)  
**Joan Cusack**  
(Evelyn)



Dustin Hoffman

## Résumé

Hero est l'histoire d'un homme (Bernie, Dustin Hoffman remarquablement dirigé), qui refuse de se plier aux clichés de la réussite et du "miracle" américains. C'est un père de famille irresponsable qui passe son temps à vivre de coups minables (recel, vente de matériel volé). Ce personnage inquiet, surexcité et perdu se retrouve héros malgré lui (pour une fois le titre français est bien choisi) lorsqu'il sauve les passagers à la suite d'une catastrophe aérienne. Mais très vite, ce qui n'est pour Bernie qu'une simple mésaventure dans une vie agitée et sans repères devient prétexte à une histoire à sensations. Une journaliste, Geena Davis, présente dans l'avion au moment de l'accident, met toute son

énergie pour retrouver l'Ange du Vol 104. Ce n'est pas Bernie mais un autre qui bénéficiera de la gloire et surtout d'une récompense d'un million de dollars.

## Critique

**Hero** montre ainsi la résistance d'un très beau personnage de cinéma face à la fiction qu'on lui propose. Cette fiction est celle de la télévision à grand spectacle qui a déjà hélas fait son apparition chez nous. Mais Frears ne sombre heureusement pas dans l'enquête sociologique ou pire, le film dossier sur les médias. Le ton est celui de

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA  
ABC

la comédie américaine des années 40. Le rythme effréné du film, les dialogues et la rapidité des transitions entre les scènes parodient certains effets employés par Frank Capra ou Preston Sturges. La référence est ici toute ironique : les cinéastes hollywoodiens usent et abusent de l'hommage à Capra pour se donner bonne conscience cinéphilique. Pour Frears, l'Amérique d'aujourd'hui n'est certainement pas celle de Capra et le cinéma, loin de changer le monde, ne peut que se contenter d'en montrer l'injustice. L'irrévérence de **Hero** a donc quelque chose de salutaire. Quand Bernie voit son acte héroïque volé par un autre - John Bubber (Andy Garcia), un vétéran du Viêt-nam devenu clochard - il ne demande que sa part de l'argent, refusant d'endosser le rôle du héros du vol 104. Bernie n'est pas intéressé par le scénario hollywoodien dégoulinant de bons sentiments qu'on aimerait lui faire interpréter. Et pour cause : John Bubber est devenu un protagoniste de reality show au carré, une gloire nationale manipulée par la presse et les médias. D'une certaine manière, Bubber accepte malgré lui les règles d'une société du spectacle auxquelles Bernie oppose une franchise qu'on qualifie à tort de cynisme. Cette franchise est aussi celle de Frears qui, devant l'énorme budget du film, ne cède pas à la tentation du spectacle hollywoodien mais bien au contraire retrouve le mordant de ses premiers films anglais. Bel exemple : le crash du vol 104 est montré uniquement du point de vue de Bernie. On le voit, coincé dans sa voiture, regardant l'avion s'écraser tandis que retentit sur la bande-son une épouvantable explosion. On pourrait croire cette ellipse liée à l'économie du film. Pourtant, le plus spectaculaire est à venir : quand c'est l'avion grandeur nature que le spectateur découvre devant ses yeux. Son atterrissage forcé n'aurait nécessité qu'une maquette. Mais Frears préfère montrer l'après, inédit, de l'accident, là encore en pre-

nant le contre-pied d'un genre, le film-catastrophe.

Le réalisateur anglais est allé chercher l'humain dans le spectacle, à une époque où la télévision et ses images procèdent dans le sens inverse. **Hero** est de ce point de vue une satire féroce des médias qui s'inscrit dans une descendance incarnée par exemple par **Les Voyages de Sullivan** de Preston Sturges. Et en vrai cinéophile Frears a su retrouver l'espèce d'hystérie qui caractérise la **screwball** comédie des années 30 et 40 privilégiant le rythme et des effets de fondus-enchaînés dignes du Capra de **L'Homme de la rue**.

Nicolas Saada

*Les cahiers du Cinéma* n°464

Fait de retournements et de coups de théâtre, le scénario, formidablement bien ficelé, dénonce le pouvoir des médias, qui font prendre l'apparence pour la réalité et veulent du sensationnel à tout prix. Mais Frears va plus loin encore : la vérité, il la dépiaute.

Qui est qui ? Le vrai héros, on l'a vu, était un escroc (il a même profité du sauvetage pour voler à Gale son sac !). Et le faux héros, acclamé par les foules, est un imposteur. Mais si un escroc peut devenir un héros, est-ce qu'un imposteur ne pourrait pas en faire autant ? Les personnages ressemblent à des poupées gigognes dont la vérité - provisoire ! - serait cachée dans la dernière. Bernie est un cynique, mais il se conduit en héros... C'est un héros, mais il continue de voler... Il vole, mais il se conduit encore en héros... John a une belle petite gueule médiatique qui enthousiasme les téléspectateurs, mais il ment... Il ment, mais il est capable de remords et d'amitié... Il est capable d'amitié, mais aussi de magouille... Il est capable de magouille, mais aussi d'héroïsme...

Le film lui-même est à tiroirs. On croit d'abord que cette comédie cynique est du Capra à l'envers. De l'anti-Capra.

Erreur : c'est du vrai Capra.

Car le cynisme, chez Frears, ne s'exerce jamais sur ses héros mais sur leur environnement. Cet environnement lui-même cynique qui les a rendus tels. Pour le couple homosexuel déchiré de **Prick Up**, pour Sammy et Rosie qui s'envoient en l'air à temps et à contretemps, Frears n'a que de la tendresse. Oh, une tendresse ironique et navrée, qui ne masque pas leurs faiblesses, leurs dérives ou leurs utopies... Mais tendresse tout de même. Ici, c'est envers la télévision, symbole de tous les pouvoirs, c'est envers ces hommes qui méprisent, mentent et manipulent que Frears est sans pitié. Mais il ne juge ni Bernie ni John, ces pauvres diables qui se débrouillent comme ils peuvent pour tenir en équilibre sur le fil de la vie - exactement comme sur cette corniche jusqu'où les traque une caméra TV. Frears réussit ce prodige d'être à la fois cynique et humaniste.

En plus, **Héros malgré lui** est drôle. Irrésistiblement drôle. Drôle à la manière d'une fable de Mark Twain. Drôle à force d'ironie. Drôle parce que Bernie La Plante, le bien-nommé, qui voulait mener la vie la plus végétative possible pour ne pas donner prise à l'adversité, finit par prendre la vie à bras-le-corps. Pour se retrouver là où il a toujours refusé d'aller : dans la fosse aux lions.

Claude-Marie Trémois

*Télérama* n°2247

**Le réalisateur**

Stephen Frears a été cité à l'Oscar pour son premier film américain : **Les arnaqueurs**, qui valut également une citation à ses deux vedettes féminines, Anjelica Huston et Annette Bening. Deux ans plus tôt, ses **Liaisons dangereuses** avaient obtenu sept mentions à l'Oscar, dont une au titre de meilleur film et deux pour Glenn Close et Michelle Pfeiffer.

Né à Leicester en 1941, Stephen Frears fait ses études à la Faculté de Droit de Cambridge, puis entre comme assistant metteur en scène au Royal Court Theatre de Chelsea. Il bifurque ensuite vers le cinéma et trouve rapidement sa place au sein de la Nouvelle Vague britannique. Après avoir assisté Karel Reisz sur **Morgan**, il entre à la Memorial Enterprise d'Albert Finney, où il secondera Finney sur le tournage de **Charlie Bubbles**, puis Lindsay Anderson sur **If**. Il réalise ensuite le court métrage **The burning**, qui traite des tensions raciales en Afrique du Sud, et en 1970, fait la connaissance du scénariste Neville Smith, que passionnent comme lui les romans noirs de Raymond Chandler et Dashiell Hammett. De cette rencontre naît le scénario de **Gumshoe**, histoire tragi-comique d'un "loser" fou de polars qui décide de se faire passer pour un privé. Albert Finney produit et interprète ce thriller désenchanté, qui lui offrira l'un de ses plus beaux rôles...

Dossier distributeur

**Filmographie**

|   |      |
|---|------|
| <b>Gumshoe</b>  | 1971 |
| <b>The hit</b><br>Le tueur était presque parfait  | 1984 |
| <b>My beautifull laundrette</b>   | 1985 |
| <b>Prick up your ears</b><br>Prick up<br><b>Sammy et Rosie get laid</b><br>Sammy et Rosie s'envoient en l'air | 1987 |
| <b>Dangerous liaisons</b><br>Les liaisons dangereuses   | 1988 |
| <b>The grifters</b><br>Les arnaqueurs   | 1990 |
| <b>Hero</b><br>Héros malgré lui   | 1992 |